

chères habitudes. Il connaissait si peu son père qu'il le regretta plutôt avec sa raison qu'avec son cœur.

Riche, jeune, fort agréable, sinon régulièrement beau, trop sage pour se créer les soucis qu'entraîne l'inconduite, Constantin semblait ne devoir éprouver que des plaisirs et n'avoir qu'à se réjouir de l'existence. Aussi Pierre fut-il consterné lorsqu'il constata que son ami avait la mine sombre, la parole grave et désenchantée d'un vieillard. Cinq minutes de conservation devant la grille de la maison lui suffirent pour pressentir que si l'on s'était trompé en prenant Constantin pour un prince, on avait au moins deviné juste en soupçonnant un mystère dans sa vie, et que ce mystère était douloureux. En voici l'histoire résumée :

Constantin avait à l'institution, d'autres amies que Pierre. Son caractère sûr, sa loyauté parfaite, son obligeance et aussi, il faut bien le dire, sa fortune, l'y faisaient rechercher de tous ses camarades qu'il admettait généreusement à la participation de ses plaisirs et de sa bourse, toujours bien garnie. Quoique ayant de l'affection pour tous, Constantin n'éprouvait d'amitié que pour un seul, Félix Jahyer qu'il regardait presque comme un frère. Ils étaient entrés tous deux à la pension le même jour ; ils y suivaient la même classe, avaient fait ensemble leur première communion, passé ensemble leur baccalauréat, faire leur volontariat côte à côte. Il était impossible de voir deux destinées plus étroitement unies. Au sortir du volontariat, Félix était entré comme clerc dans l'étude de son père, homme déjà âgé, veuf depuis plusieurs années, et qui songeait à se retirer dès qu'il pourrait remettre sa charge aux mains de son fils. Il était le premier notaire de la ville. Constantin s'y fixa pour ne pas quitter son ami auquel il s'était d'autant plus attaché que toute espèce d'affections de famille lui manquaient.

Bientôt, un lien de plus vint resserrer encore cette amitié, déjà si étroite. Félix avait une sœur remarquablement belle et dont les traits ressemblaient aux siens. Constantin qui la voyait sans cesse en fut épris. Son cœur novice ne demandait qu'à aimer ; il crut reconnaître en la sœur de son ami toutes les qualités aussi bien que tous les charmes et s'y attacha promptement. Félix à qui il se confia lui promit de travailler à rendre sa sœur favorable ; quant au père, il ne faisait aucun obstacle aux desirs du jeune homme.

Au bout de peu de temps, les fiançailles furent célébrées et Constantin crut lire dans les yeux de la belle Mathilde l'amour et le bonheur qui brillaient dans les siens. Cet amour lui faisait hâter de tous ses vœux la célébration du mariage. Il ne lui restait plus que quinze jours d'attente et les bans étaient publiés lorsque, par le hasard le plus étrange, au moment où le jeune homme, à l'idée d'avoir enfin une famille, se laissait aller à de véritables transports de bonheur, une conversation tenue à la table d'un café dont il n'était séparé que par la charmille de son jardin, lui apprit que Mathilde était infidèle à un premier fiancé, nommé Charles Berthier, jeune ingénieur de très bonne famille, qui n'avait eu d'autre tort que de ne pouvoir lutter avec les millions du nouveau prétendant ; que Félix, criblé de dettes, avait influencé sa sœur, afin d'avoir un beau-frère que sa richesse et sa générosité rendraient facile à exploiter ; que le père approuvait, que toute cette famille, enfin, ne songeait à lui offrir, en échange des plus purs sentiments de son âme, qu'une convoitise hypocrite.